



## Frère Pedro ou l'art de nuire au désespoir

PAR ALEXANDRE JOLLIEN ILLUSTRATION SILKE WERZINGER

APPELER QUELQU'UN UN SDF (sans domicile fixe), c'est lui dire: «Tu es pour moi ce que tu n'as pas!» Le 17 février dernier disparaissait Pedro Meca. Ce compagnon de l'abbé Pierre a consacré cinquante années à démolir les préjugés, à essayer de faire éclater les ghettos de l'exclusion. De nuit comme de jour, il se promenait dans Paris pour accompagner, aider, soutenir les pauvres. Sans feuille de route ni programme, loin des étiquettes et muni d'une générosité à toute épreuve, il allait par les rues, ouvert à la rencontre. Je ne résiste pas à l'élan de partager ici un exemple de la sagacité du père.

### ALEXANDRE JOLLIEN

A 39 ans, le philosophe valaisan a déjà publié de nombreux livres, avec un succès qui dépasse nos frontières. Si l'écrivain rencontre une telle adhésion, c'est sans doute parce qu'il touche, sans détour, le cœur. Sa chronique paraît toutes les deux semaines.

Un jour, une âme désespérée vint trouver le dominicain pour lui confier son désir d'en finir. Loin des propos lénifiants et avec une justesse toute malicieuse, le père de répondre: «Elle est super ta cravate!» Celui qui n'avait à peu près plus rien à perdre était prêt à la lui passer sur-le-champ. Mais le père de renchérir: «Non, je veux la même, mais neuve! Rendez-vous la semaine prochaine! On ira au magasin l'acheter ensemble». Geste grandiose et d'une générosité infinie qui a permis un peu de répit, qui a donné du temps pour éviter un acte fatal!

Il n'y a pas de réponse préétablie ni de recette à assener à celui qui traverse l'épreuve. Qui dira le génie

de cette «tactique» qui consiste à ne jamais mettre la souffrance au centre mais à pousser de l'avant, à tirer vers le haut celui qui peine sur la route. Car, à force de misère, on ne finit par ne voir qu'elle partout et se couper des infinies ressources qui nous habitent. Le défi, c'est de se tenir tout entier disponible, d'oser les gestes et les paroles qui guérissent, consolent et rassurent. D'abord, ne surtout pas mettre la misère au centre du dialogue. Nous sommes toujours plus que nos blessures, plus que les abîmes que notre cœur peut abriter.

La fin de l'histoire est merveilleuse, puisque le désespéré s'engagera par la suite à aider à son tour les exclus.

Quand on va consulter un psychologue, un psychiatre ou tout thérapeute, c'est souvent la souffrance qui occupe le devant de la scène. Un autre regard est aussi possible. L'homme le plus cabossé du monde peut abriter en lui un trésor, des ressources inouïes que beaucoup de patience, un infini amour peuvent révéler. Le père Pedro m'apprend à sans cesse repousser les limites de l'espérance et à revisiter ce petit mot trop souvent galvaudé: la résilience.

Parmi ce qui nous est nécessaire, il y a la nourriture, le logement mais, bien plus encore, le besoin d'être aimé, reconnu, soutenu, le besoin de sécurité. Et ce n'est pas tout. Au cœur de notre être se trouve un élan vers l'autre. Je crois bien que se couper de cette source, c'est s'approcher de la mort. Le père Pedro nous invite à sortir d'une charité pépère, d'une bonne conscience trop vite satisfaite. Il a poussé le bouchon loin, jusqu'à demander à des gens de la rue de Paris de parrainer des enfants de Kaboul. Pourquoi la charité, la bienveillance devraient-elles être l'apanage des riches, des bien portants? Pourquoi les plus démunis ne pourraient-ils pas, eux aussi, donner de leur temps, de leur être, de leur essentiel? Voilà un message subversif capable de réveiller les cœurs prompts à s'endormir! Les traumatismes, les coups durs, les trahisons, les mille et un défauts qui pèsent sur un être ne peuvent pas entamer notre capacité à faire le bien. Rien ne nous empêche de poser de petits actes quotidiens de résis-

“ L'homme le plus cabossé du monde peut abriter en lui UN TRÉSOR ”

tance, de renoncer à nous laisser emporter par la vague pessimiste et une indifférence toujours plus crasse.

J'entends encore la voix du père, qui voyait en chacun ce qu'il avait de grand et de puissant: «Ma foi me dit que Dieu aime chacun. S'il aime chacun, c'est qu'il voit en lui quelque chose de beau et d'aimable. Alors j'essaie de voir ce qu'il y a de beau en celui qui est en face de moi, démolé par l'alcool, la drogue, les échecs. Ça peut prendre longtemps.» Cette foi n'a rien de mièvre. Elle force en tout cas mon admiration et me montre qu'encore bien des préjugés m'interdisent de voir l'autre tel qu'il est, dans ce qu'il a de plus beau. ■